

ABONNEMENTS
3 mois 6 mois 1 an
Seine, Seine-et-Oise 5 fr. 9 fr. 18 fr.
France Colonies 6 fr. 12 fr. 24 fr.
Etranger 8 fr. 15 fr. 30 fr.
Les abonnements partent
des 1^{er} et 16 de chaque mois

Edition
de Paris

Le Petit Journal

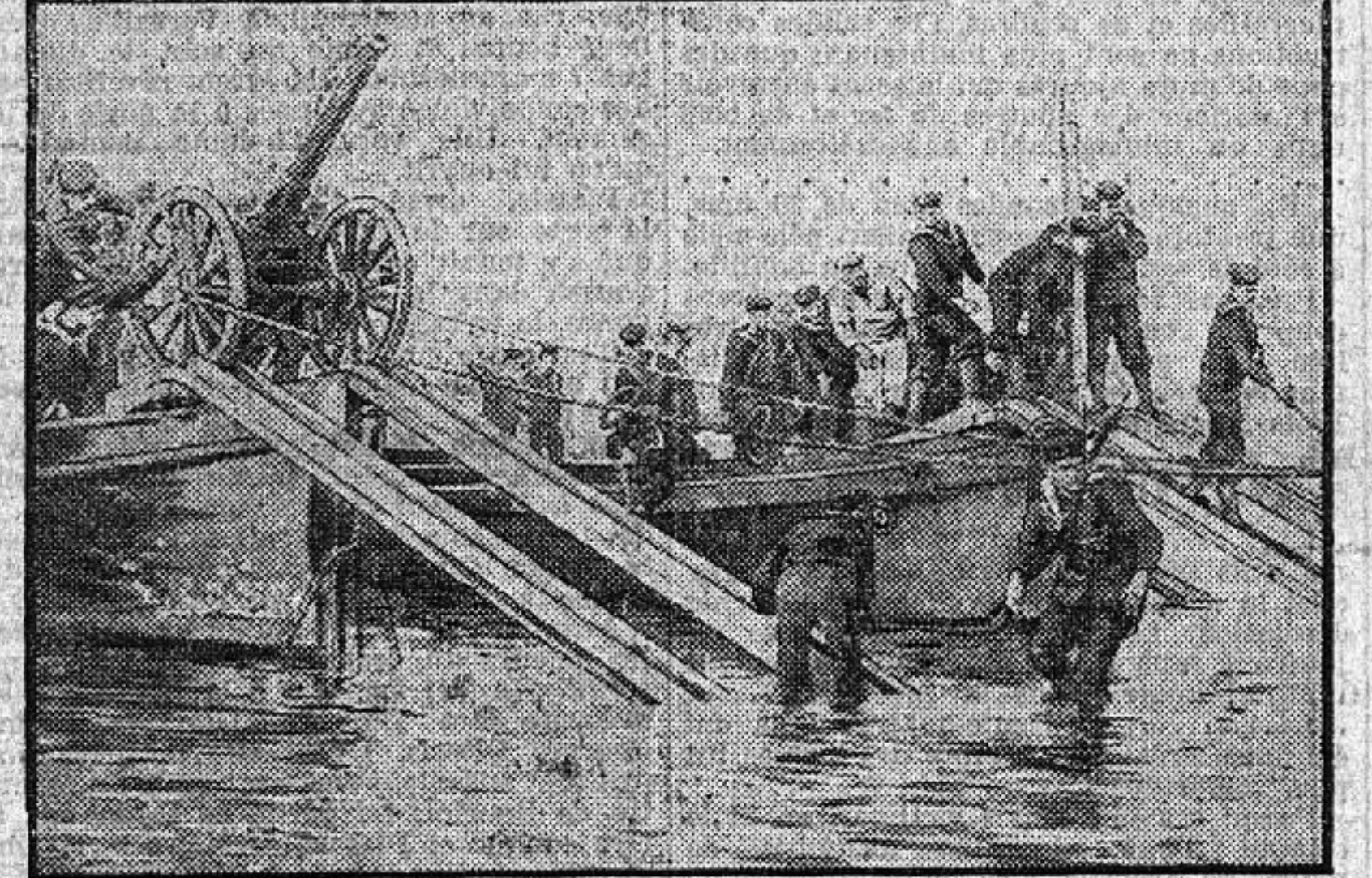
STÉPHEN PICHON, Président, Directeur politique

MERCREDI 26 MAI 1915
146 — QUATRE-TEMPS — 219
53^{ème} ANNÉE (NUMÉRO 19,143)
ADMINISTRATION, RÉDACTION
ANNONCES, 61, rue Lafayette, Paris (7)
TELEPHONE
Rédaction : 01-78-01-77-01-78
Administration : 01-78-01-74-01-75

Le débarquement héroïque des Français sur la côte d'Asie

(De notre envoyé spécial)
Cap Hèlles, 1. Mai.
Le silence d'un moment s'était fait à ces points extrêmes d'Europe et d'Asie. Même les troupes venues vers elles, mouillées à trois heures de ses bords, après plusieurs jours de rade, s'en étaient allées. La mer Egée paraissait avoir retrouvé son calme. Seuls, de temps en temps, les canons de l'escadre tonnaient et, du Pirée aux côtes de Grèce, de Bulgarie et de Turquie, quelques paquebots naviguaient.
Le 21 avril, à travers les petites îles

ter dans le couloir, faire sa place à coups de baïonnette dans l'escalier et passer de pièce en pièce, toujours avec sa baïonnette — pour nettoyer.
Maison par maison
Ce n'est plus tranchée par tranchée, c'est maison par maison que l'on avance. Au détour d'une rue, quatre-vingts Turcs agitent un mouchoir, ils crient : « Aman ! aman ! » Ils se laissent faire prisonniers. Cent autres, dix minutes après, en font autant. Ce serait donc facile ? Les Turcs vont-ils venir à nous



LES MARINS ANGLAIS DEBARQUENT UN CANON
(Déchargé des grands transports restés au large, sur un bateau plat qui approche du rivage et a deux larges palattes à rainures profondes, les roues du canon glissent sur les rails et, retenues par des câbles qui les laissent glisser doucement, les pièces sont ainsi amenées à terre.)

qui parsèment l'entrée de l'Archipel, des transports venant d'Egypte, passeront sans discontinuer. Ils se suivent à peu de distance. Beaucoup avançaient parallèlement. La mer n'était plus ce lieu de solitude qu'elle avait été. Subitement elle s'était peuplée. Cent cinquante bâtiments montaient vers les Dardanelles. Ils n'allaient pas directement sur les côtes de Turquie. Arrivés devant Mudros, ils firent escale. Ils rentrèrent dans sa baie. C'était la veille d'armes.
Tout est arrêté. Le général anglais, le général français, les amiraux, se sont mis d'accord. On débarquera tel jour. Ce jour, c'est le 25. Dans la nuit du 24 au 25, les transports quittent Mudros.
C'est alors que commence l'épopée d'Orient.
Il n'y aura pas plus d'héroïsme qu'ailleurs. Mais un reflet de légende restera sur ceux de Koum-Kaleh et de Sédul-Bahr. C'est qu'ils auront fait partie des groupes qui, dès leurs premiers coups de fusil devaient vaincre ou mourir : il n'y avait pas de retraite pour elles, dix pas en arrière et c'était la noyade dans une mer qui ce matin était grosse.

La feinte de Koum-Kaleh

C'est donc le 25. Le plan est arrêté. Il y aura plusieurs débarquements et une feinte. Tout cela aura lieu à la même heure. La feinte sera à Koum-Kaleh sur la côte d'Asie. Ce sont les Français qui vont la faire.
Les transports arrivent en vue des deux points au milieu d'un grand fracas. Depuis le premier matin, les navires de guerre préparent le terrain. Ils tonnaient tous. Je ne crois pas qu'il y ait eu un point d'un champ de bataille on ait entendu semblable bruit. C'était une intense vibration de l'air.
On met les barques à l'eau. On a emporté également des chalands et des pontons. Barques, chalands, pontons dansent autour des paquebots, des cargos, des rafflots. Les hommes descendent. Ils dégringolent rapidement les marches de l'escalier et sautent dans les embarcations. Elles filent vers la terre des qu'elles sont remplies.
Koum-Kaleh depuis des mois bombardée n'est pas encore morte. Dès que les barques approchent elles reçoivent la fusillade. Un canon tire aussi entre les paquebots et la terre.
Une barque vient de se détacher de l'Asklod, elle serpente comme les autres pour ne pas être atteinte.
Les canons des vaisseaux soutiennent toujours le débarquement. Les barques approchent. La première va pouvoir aborder. L'officier se lève. Il reçoit une balle en pleine figure et retombe sur ses hommes. Ses hommes étaient des Sénégalais. Pris de rage, ils n'attendent pas d'être à rive, ils se jettent à l'eau avec le sac et le fusil et, tels de nouveaux monstres immergés, abordent ainsi tout ruisselants la terre d'Asie. Ce sont les premiers qui la touchent. Les autres suivent, et sur cent points, d'instinct en instants, les hommes descendent. Il en débarquent trois mille cinq cents, sous le fusil, sous le canon et sur les vagues hautes. Ils vont se trouver en face de sept mille cinq cents Turcs, du 31^{er}, du 36^{er}, du 39^{er} régiment. Le colonel allemand von Nicolai les commande.
Les forts de Koum-Kaleh sont en ruines mais les Turcs ont fait de chaque maison, en ruines aussi, de petits forts. Ils ont remplacé les portes arrachées par des planches, ont bouché les fenêtres de sacs et de matelas. Ce sera le combat de rues. Des zouaves, des Sénégalais et un régiment de marche forment ce corps de débarquement.
C'est la bataille comme à Charleroi. Il fallait tirer en bas et en haut, ren-

les mains en avant pour se faire lier ? D'autres agitent un drapeau blanc. Nos soldats s'avancent vers eux. Nos soldats sont peu. L'ennemi qui se rend est trois fois supérieur. Il s'en aperçoit. L'officier turc dit : « Mais c'est vous qui êtes nos prisonniers ! » Deux de nos officiers s'approchent. Les Turcs tirent sur l'un, le tuent, et entraînent l'autre. Ils fuient à travers les rues et s'échappent.
C'est sept mille contre trois mille cinq cents. Nous n'avons pas encore de canon. Sur un point, pendant deux heures, ils pressent tellement qu'ils arrivent à récupérer une partie du village. Ils nous prennent une mitrailleuse. On la leur reprendra. Mais pour l'instant ils pressent. Nous ne sommes qu'à un kilomètre du rivage. Nous n'avons pas de tranchées, rien pour nous agripper. Pendant la nuit du 25 au 26, les zouaves, les sénégalais, l'infanterie, tiendront.

Au matin, un 75 débarque. Il donne à cent mètres dans la chair turque. Les zouaves des batailles d'Arras et de Neuport en étaient encore à voir ce spectacle. Têtes, bras, jambes, morceaux de poitrines, tout cela jonchait dans l'air en laissant retomber des larmes de sang. Ce fut le grand coup de Koum-Kaleh. Il dura jusqu'à trois heures du soir. Il dura avec tout l'héroïsme d'âme et tout l'effort musculaire qu'il faut à une troupe venant assaillir l'ennemi chez lui, ar-boutée seulement à la mer. A 6 heures, il ne restait qu'une maison debout dans le village. Elle enfermait cinquante-deux Turcs. Les Sénégalais s'en chargèrent. Avant la nuit, ses murs retombaient sur cinquante-deux cadavres. On avait trois cents prisonniers.
Pendant ce temps, sur la côte d'Europe, les Anglais s'étaient installés. Ils l'annoncèrent aux troupes de Koum-Kaleh. Elles pouvaient maintenant quitter l'Asie.

D'Asie en Europe

Le réembarquement commença.
A 10 heures, les hommes arrivent à la côte. Les embarcations ne sont pas encore là. Ils attendent. Tandis qu'ils sont groupés sur la plage, dans le soir, des obus éclatent près d'eux. Les embarcations n'arrivent toujours pas. La canonnade cesse. Les engins d'usine ne troublent plus le grand silence des bords de la mer. Parfois un réflecteur des côtes d'Asie passe au-dessus de leurs têtes. Il passe trop haut pour les éclairer. Tout de même, ils se baissent. A dix heures et demie, les barques, les chalands, les pontons accostent. La mer est douce. Tout est retombé dans le calme. Les Turcs, ignorant la manœuvre, ne surveillent pas. Ils se gardent, en dehors du village, contre de nouvelles attaques. Et ceux qui, voilà trente-six heures, sous le soleil, par un bruit affolant, dans la précipitation, se jetaient sur ses rives, s'en retournent cette nuit, sur les mêmes embarcations, sans lumière, sans canon tonnant, sans bousculade. Les chalands sont seulement moins lourds.
Cela dura jusqu'à cinq heures du matin. A son tour, l'arrière-garde arriva sur la côte. Elle avait conservé les clairons. Ils se retournèrent du côté de la terre et se mirent à sonner. Pour qui sonnaient-ils ? Pour Achille qui, à deux kilomètres, dormait sous son tombeau ? Non ! Ils sonnaient pour les morts qu'on laissait en Asie, pour les morts dont des yeux français ne verraient plus jamais les terres, pour les morts qui étaient tombés en sachant que ce n'était pas pour conquérir ce sol, pour les morts qui étaient morts, afin, qu'en face, pendant ce temps, d'autres remportent des victoires.

Albert LONDRES.

Les Italiens envahissent le territoire ennemi

Hommage des représentants de la France à l'Italie

LA CHAMBRE VOTE L'AFFICHAGE DES DISCOURS DE MM. DESCHANEL ET VIVIANI

La Chambre a tenu, hier, une courte mais très émouvante séance, employée tout entière par de vibrants discours du président de l'Assemblée et du président du conseil, — éloquentes saluts des représentants de la nation française à l'Italie alliée accueillis par d'enthousiastes et unanimes applaudissements.
Il y avait beaucoup de monde dans les tribunes et les galeries publiques. Les bancs des députés sont presque entièrement garnis. Tous les membres du gouvernement sont présents.
M. Deschanel se lève et prononce l'admirable discours suivant :

Discours de M. Deschanel
« Comme il y a cinquante-six ans, l'Italie est avec nous... »

Toute la Chambre se lève, elle bat des mains et crie : « Vive l'Italie ! » Tous les députés, de l'extrême gauche à l'extrême droite, se tournent vers M. Tittoni, ambassadeur d'Italie, qui a pris place dans la tribune diplomatique, et l'acclament.
M. Deschanel poursuit :

« ...Toutes les puissances de vie se dressent contre la puissance de mort. Tous les peuples, menacés dans leur indépendance, dans leur sécurité, dans leur avenir, se lèvent les uns contre les autres contre la domination brutale qui prétend faire la loi au monde.
« La géographie, l'histoire, la morale, tout ici conspire au même dessein. Comment Rome, mère du droit, eût-elle pu servir les contempteurs des traités et de la foi jurée ? Comment les héritiers de la grandeur vénétrée eussent-ils pu souffrir que l'Adriatique devint un lac german ? Comment la politique fine, souple et réaliste de la Maison de Savoie, qui n'était entrée dans la triple alliance que pour se garder contre les coups de l'ennemie séculaire, eût-elle pu se résigner à l'absorption de la Serbie et de la mer Egée par l'avant-garde de l'Allemagne ? Comment ceux qui avaient arrêté la conquête ottomane, et ceux qui avaient délivré la Lombardie et la Vénétie, eussent-ils aidé les maîtres de la Bosnie-Herzégovine, de la Croatie, de la Transylvanie, de la Pologne, les oppresseurs de Trieste et de Trente, les conquérants des duchés danois et de l'Alsace-Lorraine ? Comment la fière nation de Manin, de Victor-Emmanuel, de Cavour, de Mazzini, de Garibaldi, qui a su vaincre la principale force dans la tradition latine, se fût-elle mise à l'école des Nietzsche, des Treitschke et des Bernhardi ? Et par quel le impiété les catholiques italiens eussent-ils couché avec les destructeurs fanatiques de Louvain et de Reims ?
« Non ! non ! Rome, qui, après Athènes, fut la source de toute lumière, Rome, où s'épanouit magnifiquement, de siècle en siècle, la fleur toujours renaissante de la morale et de la beauté, ne pouvait pas être, en ces heures suprêmes, avec les cités de la ruse et de la force, la voix à sa vraie place et à son vrai rang, avec les patries du droit et de l'idéal, avec les cités éternelles de l'esprit.
« Et tandis que, du fond de l'Océan, la plainte des innocentes victimes, le cri des enfants et des mères précipités par un crime atroce rempli de douleur et de colère tout l'Univers pensant, la France, dont l'indomptable héroïsme a brisé l'effort de la barbarie, la France qui porte, avec un gloire sans égale, le poids le plus lourd de la guerre, la France qui verse son sang, non seulement pour sa liberté, mais pour la liberté des autres et pour l'honneur, la France salue fraternellement, comme le présage du droit triomphant, le vol des ailes romaines, elle sent battre, d'un bout à l'autre de la terre, le cœur des peuples frémissants, les uns à qui s'offre l'instinct prophète, les autres inquiets, les autres meurtris, et s'allumer la révolte de la conscience universelle contre le fol orgueil d'une caste de proie.
« Et maintenant, ô morts glorieux de Magenta et de Solferino, levez-vous, et enflammés de votre souffle magnanime les deux sœurs immortelles, réunies à jamais dans la justice ! »

Chaque phrase du discours de M. Deschanel est soulignée par les acclamations enthousiastes de l'Assemblée.
L'affichage est voté à l'unanimité.

Discours de M. Viviani
Aussitôt après, M. Viviani, président du conseil, monte à la tribune et prononce le chaleureux et vibrant discours qui suit :

« Messieurs,
« Au moment où l'Italie apporte sa part de sacrifice à la réalisation de son rêve et à la délivrance humaine, je salue, au nom du gouvernement de la République, la nation italienne dans son inébranlable fermeté.
« D'un bout à l'autre de la péninsule, tout un peuple s'est levé avec un enthousiasme inhérent à sa noble nature, et ainsi après avoir pendant neuf mois considéré sans fléchir le spectacle de la guerre, il s'est levé, maître de ses destinées et voulant le rester.
« Dans un sursaut de fierté patriotique et dans la révolte de sa probité outragée, il a acclamé son roi, digne héritier du grand ancêtre qui, avec Cavour et Garibaldi, a fondé l'unité nationale. Il va lutter pour le droit, — et M. le président le rappelle dans son éloquent discours, — pour le Droit qui, avec l'Art, et avant lui, a été le don le plus magnifique qu'ait fait au monde le génie latin...
« En cette heure exceptionnelle pour l'histoire, la France tourne ses regards et voit la suite à la 4^{ème} colonne

LA PREMIÈRE JOURNÉE DE GUERRE EST MARQUÉE PAR DES SUCCÈS ITALIENS

Rome, 25 Mai.
Le grand quartier général communique le bulletin de guerre suivant, résumant les opérations de la journée du 24 en Carniole et dans le Frioul :

Sur la frontière de Carniole, l'artillerie autrichienne, le 23 à 19 heures, a ouvert le feu contre nos positions, sans résultat.

Dans la journée du 24, notre artillerie a fait feu contre les positions occupées par l'artillerie ennemie.

Sur la frontière du Frioul, nos troupes se sont avancées partout en territoire ennemi et n'ont rencontré qu'une faible résistance. Nous avons occupé Caporetto, les hauteurs entre le Judrio et l'Isonzo, Cormons, Cervignano et Terzo. L'ennemi s'est retiré, détruisant les ponts et incendiant les maisons.

Nos contre-torpilleurs ont ouvert le feu contre un détachement ennemi à Porto-Buso et ont débarqué des troupes ; nous avons fait prisonniers 70 Autrichiens qui ont été transportés à Venise.

Nos pertes sont de un mort et quelques blessés.

Signé : CADORNA.

L'attaque d'Ancone

Rome, 25 Mai.
D'après les renseignements reçus de Rome, le bombardement d'Ancone a duré plus d'une heure, sans résultat important, bien que la disposition de la ville en longue façade sur la mer ait permis une plus grande efficacité du tir. Les dégâts matériels n'ont pas été considérables, mais quelques personnes ont été tuées ; la ligne du chemin de fer a été bombardée, cinq locomotives ont été atteintes.
Un train allant de Sinigaglia à Ancone a été touché par un projectile, mais n'a pas été arrêté.

Ils n'arborent leur pavillon que pour fuir

Rome, 25 Mai.
Le Messaggero dit que les navires autrichiens ne purent approcher des côtes de l'Italie pour bombarder des villes ouvertes que parce qu'ils avaient arboré le drapeau italien ; ce n'est qu'après que leurs atta-



LES BOMBARDIERS AUTRICHIENS EN VOIE DE DÉPART POUR L'ATTQUE D'ANCONA

ques eurent échoué et qu'ils eurent été mis en fuite, qu'ils arborèrent le drapeau autrichien.
En employant des marins qui parlaient italien, ils trompèrent nos barques de pêche et obtinrent ainsi des renseignements sur la défense des côtes.
Les attaques de la marine autrichienne contre nos villes ouvertes justifieront encore davantage notre participation à la guerre et la nécessité pour nous de posséder la côte septentrionale de l'Adriatique pour assurer notre sécurité.

Le salut à la mer

Tandis que venaient de rentrer dans nos lignes, après ce raid héroïque, nos intrépides compatriotes, on pouvait voir, sous la tente jaune, ornée d'un drapeau épaissi et confortable à l'intérieur, les aviateurs anglais tenant de longs conciliabules.
De temps en temps, l'un, sans un geste, en phrases brèves, donne un avis, les autres se penchent sur des cartes, feuillettent des papiers, prennent des notes. Leurs yeux sont clairs et froids, leur visage soigneusement rasé dans lequel pas un muscle ne bouge.
Messieurs les Anglais préparent, ainsi, une expédition aérienne contre les Allemands, sur la côte belge.
Ca n'est pas chez eux, la fougue superbe qui anime les aviateurs de chez nous, la « furia francese » qui les fait se ruer, d'une aile impétueuse, vers les avions ou les trauvaux boches.
C'est le calcul calme, l'élaboration patiente, tout le problème envisagé sous tous ses angles — succès ou échec, pilotes tués

La Situation Militaire

(COMMUNIQUÉS OFFICIELS A LA PRESSE)

(296^{ème} jour de Guerre) 3 heures soir.

Nuit assez agitée entre la mer et Arras. En Belgique, à la suite d'un bombardement violent, une attaque allemande a tenté de déboucher SUR LA ROUTE DE LANGEMARK A YPRES, elle a été arrêtée net.

AU NORD D'ABLAIR, les Allemands ont attaqué deux fois, ils ont été repoussés. AU NORD DE NEUVILLE, ils ont prononcé quatre attaques qui ont été arrêtées par le feu de notre artillerie.

L'ENNEMI, DANS SES DIVERSES TENTATIVES QUI ONT ABOUTI POUR LUI A DES ÉCHecs COMPLETS, A SUBI DE GROSSES PERTES. Sur le reste du front, rien n'a été signalé.

ix heures soir.

AU NORD D'ARRAS, nos attaques d'aujourd'hui ont réalisé d'importants progrès. AU NORD-OUEST D'ANGRES, en face de la fosse Calonne, nous avons enlevé le saillant d'un gros ouvrage ennemi (ouvrage dit des Cornailles).

Dans la même région, nos troupes ont pris d'assaut un autre ouvrage allemand très puissamment fortifié.

Plus au Sud, A L'EST DE LA ROUTE D'AIJ-NOULETTE à Souchez, nous avons enlevé, sur un front d'un kilomètre, la totalité d'une grande tranchée où l'ennemi résistait depuis quinze jours.

A l'ouest de la même route, nous avons très sensiblement progressé dans le ravin du fond de Buval dont l'artillerie ennemie d'Angres nous avait jusqu'ici interdit l'accès et où l'organisation défensive adverse était particulièrement forte.

Nous avons gagné un peu de terrain au sud-ouest de Souchez, vers le château de Garleu.

Sur le reste du front, rien n'a été signalé.

LA GLORIEUSE AVIATION

Pour repérer le monstrueux canon austro-boche de 380. Une course audacieuse. — Un obus dans l'appareil.

Pour terrifier les Alliés, pour tuer lâchement et à longue portée des poignées de paisibles civils — vieillards, femmes, enfants — les Boches, dans la région des Flandres, construisent une fosse profonde de vingt mètres. Ils maçonnent cette



L'AÉROPLANE APRÈS L'EXPLOIT DU PILOTE

le ciel s'éteignent les dernières étoiles, ils partent.
— « Go ! — All right ! »
Ils sont dix aéro à voler les uns à la suite des autres ; c'est un chapelet merveilleux qui s'élève dans les nues. Ils prennent vite de la hauteur, d'abord décrivent un cercle, comme les pigeons-voyageurs et piquent, droit ensuite, sur la côte belge que les Allemands déshonorent de leurs sous-marins assassins.

Nous attendons, une heure, deux heures ! Dieu ! que le temps est long. Voilà s'use à scruter l'horizon qui frémit par instant du rugissement des canons boches. Quand vont-ils revenir, dans la tempe de mitraille ? Tout à coup un cri : « Les voilà ! »

Ils piquent vers le sol. L'expédition est terminée.
Mais il en manque deux ! Deux avions, deux pilotes, deux mitrailleurs !
Qu'importe !
N'avaient-ils pas prévu, les Anglais, qu'il y aurait du déchet ?

Ils viennent de bombarder les ateliers de sous-marins, tout est en flammes. C'était là le résultat à atteindre. Quand à ceux qui manquent, sans doute vont-ils rentrer ?
Puis, quand ils sentent que tout est fini, que quatre des leurs, sous les shrapnells allemands ont été précipités, au retour, dans les flots et qu'ils dorment leur dernier sommeil, maintenant, sous la vague, alors, posément, d'un pas de procession, ils s'avancent vers le bord du rivage, enlevant leur casquette à l'ennemi, font un grand signe de croix et adieu ! la mer, cette mer où quatre valeureux aviateurs viennent encore de disparaître pour la Patrie !

Le Mitrailleur.

Lord Beresford
admire nos soldats

Nous annonçons, il y a huit jours, que lord Charles Beresford, un des plus grands amiraux anglais, venait en France pour inspecter les ambulances britanniques, offertes à notre pays à titre de manifestation de sympathie. On sait que le duc de Portland est président du comité, et que le fonds constitué s'élève à plus de quatre millions de francs. Les services immenses rendus par ces ambulances automobiles, grâce auxquelles 50.000 blessés ont pu être transportés de la ligne de feu même, aux formations sanitaires, ont été reconnus officiellement. Lord Beresford, chargé de vérifier le fonctionnement de cette très importante organisation, s'est acquitté de la tâche durant une semaine.

Rentré hier matin à Paris, il a bien voulu recevoir un des collaborateurs du Petit Journal et lui dire les impressions qu'il rapporte de son déplacement.

L'accueil qu'il réservait au Petit Journal était plus que cordial, et c'est avec une simplicité tout à fait séduisante qu'il nous a parlé du sujet qui le passionne.

— « Voyez-vous, dit-il, pour entrer fran-

chement dans la vie de la question, au début je n'ai pas été sans redouter certaines difficultés. Vous savez que nos ambulanciers sont tous des volontaires, recrutés dans un milieu très élevé de la société britannique, gros industriels, rentiers, qui se sont mis à la disposition du Comité, souvent avec leur propre voiture. Mais s'ils étaient pleins de bonne volonté, ils ignoraient tout de la discipline, et l'on pouvait craindre un certain esprit d'indépendance. Mais, au contraire, ces volontaires comprennent bien vite qu'il était nécessaire d'appliquer toute leur attention à travailler en commun, d'efforts avec les Français et d'entraînements ils sollicitaient les ordres des autorités françaises, dans le but de tirer le meilleur profit de leur participation, et ce, dans l'intérêt commun.

La conversation s'élargit. Lord Beresford ne s'en tient pas aux ambulanciers britanniques ou français. Il a vu nos troupes ; il les a approchées ; il a vécu avec elles, et la langue lui brûle. Il ne veut nous dire ni où il est allé, ni ce qu'il a pu juger de près ; mais en restant dans des généralités, il ajoute :

« J'ai éprouvé, dit-il, une vive satisfaction en constatant l'intimité effective des deux armées. »

« Je crois sincèrement, je suis sûr que des concours entre frères d'armes renforcera l'entente cordiale et que les deux peuples, avec leur génie particulier, sont, de plus en plus, appelés à se compléter. »

« Quelles troupes splendides que les vôtres ! Quelle belle condition physique est celle de votre soldat ! Et quel moral ! Ardeur, gaieté, patience. Il n'y a qu'à s'incliner devant ces qualités brillantes et solides de troupes toujours dévouées du désir d'aller en avant, et qui savent attendre le moment de fondre sur l'ennemi. »

Cette guerre est terrible, oui ; mais elle aura une contre-partie. Ce sera la régénération qui fera les hommes plus beaux, plus nobles par la vaillance. Elle aura en ce résultat de souder les deux nations d'indissoluble façon. »

M. Poincaré aux armées de Lorraine et des Vosges

Le Président de la République, parti de Paris samedi soir, est rentré hier matin après avoir visité les armées de Lorraine et des Vosges.

Dans cette tournée, il a été successivement accompagné par les généraux Dubail, Humbert et de Maunay.

Sur la proposition du ministre de la Guerre et du général en chef, il a remis un certain nombre de décorations de la Légion d'honneur et de médailles militaires. Il a trouvé partout les troupes pleines de confiance et d'entrain.

Au Fil de l'Heure

Dans le *Berliner Tageblatt* du 19 mai, le critique militaire, major Morant, en résumant les dernières opérations militaires, avoue, pour la première fois, avec une certaine franchise, les insuccès des Allemands sur le front occidental.

« Oui, dit-il, je l'avoue avec courage et fierté, nous avons évacués nos positions avancées pour parer à des pertes que l'artillerie ennemie nous aurait infligées. »

« Nous avons abandonné du terrain parce que nous l'avons bien voulu. Qu'importe, en définitive, qu'on cours de la grande offensive nous abandonnions à nos ennemis de l'Ouest les tranchées détruites sur tel ou tel point ? Assurément, c'est un succès pour l'ennemi, mais attendons jusqu'au moment de la vraie action décisive : comme en Galicie... »

Le major Morant termine, d'ailleurs, cet article en assurant que le peuple allemand est sans crainte et plein de confiance.

Malgré cet optimisme de commande, il est intéressant de comparer le ton actuel du critique militaire avec celui de ses précédents articles, notamment ceux qu'il écrivait aux mois d'août et de septembre, lors de « la foudroyante offensive ».

Les Français attendent aussi avec confiance le résultat final de la formidable lutte, et ils ont de meilleures raisons pour cela que le major Morant. Les affaires de Beauséjour, des Eparges, de l'Hartmannswiller, et celles toutes récentes de Carancay et de Notre-Dame de Lorette, témoignent que partout où nos troupes ont été engagées elles ont fait reculer leur ennemi... Voilà les arguments précis, indiscutables, sur lesquels se fonde notre conviction de la victoire définitive.

L'excellent major ajoute : « Nous ne sommes pas batailleurs. Tout bon Allemand sent germer au fond de son cœur la petite fleur qui est l'espoir de la paix. »

Des sentiments si délicats sont faits pour nous attendre. La petite fleur de l'âme allemande, quelle charmante froie !

Quant à l'espoir de la paix, il n'en est qu'un seul possible aux âmes françaises : c'est l'écrasement définitif et complet du peuple atroce qui a déchaîné la plus épouvantable des guerres, en violant les droits les plus sacrés.

UN SPECTATEUR.

Nos enfants auront des poupées françaises

LES JOUETS DE LA GUERRE

Il faut causer avec un membre de l'Association des Petits Fabricants et Inventeurs Français pour mesurer le mal que la lente infiltration allemande faisait, avant la guerre, à nos artisans aussi bien qu'à nos industriels et à nos commerçants. Les jouets allemands étaient infiniment plus nombreux que les similaires français ou autres et certaines fabrications à nous furent « tuées » par celles de là-bas.

Nous interrogeons hier M. G. du Mourier, président de cette Association des Petits Fabricants, 151, rue du Temple :

— Qu'est-ce que vous faites, vous et les vôtres, pour les jouets de nos petits enfants ?

— Nous faisons, nous savons vous dire que jusqu'à maintenant toutes les têtes de poupées étaient boches. C'était été d'abord la concurrence, et puis, l'accaparement ; on faisait partout des poupées en Allemagne, principalement à Nuremberg. La lutte, très dure, était devenue impossible, nos fabricants avaient fini par y renoncer ; ils se spécialisaient dans les bogies d'automobiles. Maintenant, nous avons recommencé à fabriquer des têtes de poupées. La maison Damerval et Lafranchy, à Montreuil, a obtenu du préfet de police l'autorisation de construire, à côté de son corps de bâtiments, un four pour la cuisson de la tête de porcelaine. Ce four fonctionnera depuis deux mois ; il contient 18.000 têtes de différents modèles et les livre en trois jours.

De même à Limoges, où la maison Landerer s'est organisée à cet effet.

Quant aux expositions suisses dont vous me parlez, nous n'y participons pas ; nous craignons trop qu'abusant de la neutralité helvétique les Allemands ne se livrent à quelque obscure tentative d'envahissement ; c'est au gouvernement français à ouvrir l'œil ; il faut que les poupées et jouets suisses portent une marque visible d'origine : une estampille.

Mais il y a en ce moment une exposition à Londres à laquelle nous participons. Cette année-ci, la plupart d'entre nous étant mobilisés, nous ne ferons pas le Concours Lépine ; en août et en septembre 1918, l'année glorieuse, nous avons tout lieu de croire que nous pourrions l'organiser et qu'il remporterait un grand succès. Nous produirons alors des jouets nouveaux : D'ici là, nous ne les divulguons pas ; nous nous contentons de lancer sur le marché ceux que nous proposons la guerre.

M. Gerbeau, par exemple, à Paris, fait des soldats de plomb, des baïonnets, des petits Jésus en cire ; auparavant, combien étaient prussiens et bavarois !

Inventions patriotiques

Il y a donc quelques jouets nouveaux à cette heure, les jouets patriotiques que la guerre a inspirés à nos intéressants petits inventeurs et fabricants. Citons le *Jeu des Boches*, le *Jeu des Alliés*.

M. Brunswick a inventé le football des Alliés ; le jouet, c'est la tête de l'empereur d'Allemagne que Russes et Français s'envoient d'une frontière à l'autre ; M. Brunswick a encore imaginé un « tir » aux armes des Alliés : chaque fois qu'on envoie une balle dans la tête de Guillaume, il en sort une dépêche de l'Agence Wolff ; voilà qui est d'un symbolisme fort spirituel !

Voici *Eurêka*, que l'on doit à l'ingéniosité de M. Grégoire ; *Eurêka* est un commerce de « comment les Alliés entrent à Berlin ». C'est un petit jeu de patience. Il est formé de dix petits rectangles ou carrés aux couleurs allemandes et d'un grand carré portant les drapeaux des Alliés. Il faut faire glisser dans la boîte les différentes pièces sans les changer de sens. Et l'on finit par placer les drapeaux alliés à l'endroit imprimé Berlin.

Voici le fantassin français maniant la tête coupée de Guillaume II à tour de bras. Voilà le soldat anglais en talon qui fait des milles à l'heure, et deux sous. Des milliers ont été envoyés, parait-il, en Angleterre ; c'est l'œuvre de M. Flocon.

Une belle sélection de jouets purement français sont d'ailleurs exposés, depuis hier, dans la galerie d'Excelsior et le Président de la République, accompagné de Mme Poincaré, a tenu à honorer cette manifestation patriotique en son genre, en assistant à son « vernissage ». Cette présence du chef de l'Etat, à l'exposition de jouets organisée par Mlle Valentine Thomassin, précise bien toute la portée de l'œuvre que cherchent à accomplir nos fabricants et inventeurs.

Alors, il y a courage, nous ne verrons plus de voyageurs wurttembergeois ni de catalogues bavarois, ni de joujoux boches. Nos enfants vont s'amuser avec des choses françaises. La guerre 1914-1915 doit détruire le commerce allemand. — L. R.

Bulletin de la Guerre

L'ennemi renouvelle à peu près tous les jours, et même toutes les nuits, ses tentatives contre le front de Belgique et du nord de la France, avec une ténacité, une persévérance d'autant plus remarquable, qu'elle ne lui vaut que des échecs continus, se traduisant chaque fois par des pertes sérieuses. La somme de ces pertes, sans cesse grandissante, doit cependant arriver à un chiffre bien fait pour le décourager.

Nos canons lourds ont bombardé à grande distance, depuis nos positions derrière l'Yser, les chantiers de Ravensyde, aux environs d'Ostende. Nous ne savons pas au juste quel a été le résultat de ce bombardement, mais la réplique de l'artillerie allemande donne à penser qu'il a produit d'importants effets. Parmi les attaques de l'ennemi, nous en comptons une sur le front de l'Yser, débouchant de Langemark et se dirigeant sur le nord d'Ypres. Elle paraît sans relation avec le bombardement dont il s'agit. En dehors de cette affaire, toute l'activité continue à se concentrer dans le secteur de l'Artois.

Les Anglais ont poursuivi avec succès leur offensive au nord de la Bassée. De notre côté, les Allemands ont eu l'initiative des combats, sur deux points : au nord d'Abail-Saint-Nazaire, où ils ont prononcé deux attaques ; au nord de Neuville-Saint-Vaast, où, successivement, ils en ont lancé cinq, qui toutes ont été arrêtées et rejetées par le seul feu de notre artillerie ; soit au total depuis 24 heures sur cette partie du front, dans un espace de 5 kilomètres, sept attaques repoussées avec de sérieuses pertes, sur l'importance desquelles insiste particulièrement le dernier communiqué du 25 mai à 8 heures. Le communiqué précédent, rapporte que le combat de la veille, sur les pentes nord-est de Notre-Dame-de-Lorette n'a pas été moins fatal à l'infanterie ennemie. La situation reste donc toujours très nettement établie en notre faveur.

Un communiqué britannique du 24 mai, qui donne quelques détails sur les succès de nos alliés, ajoute que les Allemands ont pu pénétrer à l'est d'Ypres dans les tranchées anglaises, sur quelques points, avec l'aide des gaz asphyxiants. Cette affaire paraît n'avoir pas eu de suites sérieuses, bien que le combat ne soit pas encore terminé.

Au nord du Nièmen, suivant les dernières nouvelles, les affaires des Russes sont en bonne voie. En Galicie, l'ennemi passe de plus en plus à la défensive ; cependant, il a encore lancé, sans succès, des attaques au sud-est de Przemyśl, contre cette partie mal définie du front russe qui s'étend entre la place et les marais du Dniester. D'après les localités indiquées, on voit d'ailleurs que l'offensive austro-allemande ne progresse pas. Plus loin vers l'est, dans le secteur en avant du Dniester, le succès de l'offensive russe s'affirme au contraire ; le nombre des prisonniers ainsi que l'évaluation sommaire du matériel pris en soulignent l'importance. On ne dit rien de ce qui se passe au delà, à l'extrémité orientale de la Galicie et en Bukovine. Le communiqué russe se contente d'annoncer que l'accalmie règne.

Sur le nouveau front austro-italien, les hostilités sont commencées. Rien encore de bien important ; nous sommes au premier jour et le contact se prend à peine. Mais, sans parler des démonstrations navales, qui jusqu'à présent se sont résolues en faveur de l'Italie, les premières nouvelles de la frontière sont bonnes.

Les Autrichiens semblent adopter jusqu'à nouvel ordre une attitude défensive ; ils se retirent en détruisant et incendiant derrière eux, sur l'Isonzo, sur la frontière de Carniole ; tandis que les Italiens marchent en avant et passent cette frontière. Les localités indiquées par le communiqué italien du 25 mai sont des villes de Carniole, voisines de la frontière, à l'ouest de Goritz. Cervignano est près des bouches de l'Isonzo, sur le chemin de fer de Trieste ; Cormons est sur le chemin de fer d'Udine à Goritz.

L'offensive italienne dans la direction de la Carniole, avec Laibach comme premier point de direction, est logique. Elle est indiquée pour bien des raisons tant stratégiques que politiques, un peu compliquées pour être développées dans ce bulletin journalier des événements. Mais... il y a un *mais*, comme au sujet de la première offensive russe sur Cracovie et de la seconde sur la Hongrie par les Carpates : la frontière des Alpes, depuis le massif de l'Orléans, est à surveiller de très près et avec la plus grande attention ; la région du lac de Garde et du Trentin surtout. Par là, l'offensive italienne ne conduirait pas à grand-chose ; tandis que l'offensive austro-allemande est très à redouter. Il n'est pas douteux que l'état-major italien ne le sache mieux que nous et que ses dispositions ne soient prises en conséquence.

Général BERTHAUT.

PROPOS D'ACTUALITÉ

Comment on pourrait éviter les erreurs d'état civil

L'officier d'état civil d'un régiment en campagne m'écrit :

« Vous signalez ces jours derniers l'heureuse initiative du chef de bureau de la mairie de Perpignan qui, ayant reçu du ministre l'acte de décès d'un soldat, prit la précaution, avant d'enregistrer cet acte, de convoquer la famille du militaire. Précaution utile, certes : La prétendue veuve ayant, en effet, exhibé une lettre reçue de son mari, lettre postérieure de deux mois à la date du décès portée sur l'acte, il fut facile d'éviter une erreur d'état civil qui n'eût pas manqué d'entraîner plus tard bien des ennuis et des dépenses pour celui qui en eût été victime. »

« Or, ces sortes d'erreurs sont plus communes qu'on ne l'imagine — on s'en aperçoit après la guerre —. Je crois pouvoir vous dire comment elles se produisent et comment on pourrait les éviter. »

« Un militaire, blessé, est ramassé sur le champ de bataille par un corps de troupe autre que celui auquel il appartient. Le fait est fréquent. On l'égare sur une ambulance de l'arrière. Et, dans l'ignorance où elle est de son sort, sa compagnie le signale disparu. »

« Qu'on soit quelque temps sans avoir de ses nouvelles, et voilà un homme présumé mort, et qui le sera légalement quand l'acte de décès dûment établi aura été enregistré à l'état civil de la commune où il est domicilié. »

« Comment éviter cette erreur ? C'est bien simple. Il faudrait pour cela que tout militaire blessé et évacué, dans quelque circonstance que ce soit, adressât dès qu'il le pourrait, un mot bref à l'officier d'état civil de son régiment. »

« X... (grade, compagnie, matricule), blessé... ; évacué le... par les soins du... régiment ; en traitement à... »

« Cela suffirait. Et les effets immédiats de cette méthode seraient les suivants : 1° preuve irréfutable de l'existence de ce militaire ; 2° toutes questions administratives lui concernant, solutionnées ; 3° la famille de l'intéressé prévenue dans un minimum de temps sans restrictions ni réserves. »

Mon correspondant exprime le regret qu'une instruction ne prévienne cette façon de procéder. Ne pourrait-on y remédier ?

Jean Locoq.

A NOS MORTS

Au jardin de la Mort, sur le sol frémissant Que la mitraille, soc aux sillons fous, laboure, Voici la floraison des actes de bravoure Et d'un seul jet en corolles de sang.

Ceux qui les ont cueillis sont tombés pleins de sève Emportant avec eux leur gerbe d'idéal, Et le destin qui les brisa d'un choc brutal, De leur vingtième année éternise le rêve.

Leur martyre subsiste et leur suprême effort Pour qu'un rayon d'espoir éclaire la Patrie Revivra toujours en guirlande fleurie Dans notre souvenir au jardin de la Mort.

Au jardin de la Gloire où dorment leurs éphémères, Oh s'éveillent leurs noms que nos strophes plus tard Sonneront comme hier Duguesclin et Bayard Dans le clairon d'airain des mâles épopées ;

Ils guideront nos fils en leur tendant la main, Et nos filles tront poser de blancs vœux Des couronnes de myrte au front de leurs statues Qui jalonnent la route aux héros de demain.

De son biseau d'acier le burin de l'histoire Fixera leur exemple au mur où l'éclair, Empêché en l'effleurant le glaive de l'enfer, Qui coupe les lauriers au jardin de la Gloire.

Au jardin de la Vie où leur cœur vierge encor Allait chercher l'extase en sa prière première, La France qui leur eût été leur dernière Resplendira bientôt d'un merveilleux décor.

Car c'est le rouge andain des jeunes fougères Qui féconde la terre où germe le bon grain, Où l'Union qui fait un peuple souverain Enfonce plus avant ses racines cachées.

Et de leurs lèvres monte en ultime oraison L'appel qui d'outre-tombe à l'Amour nous convie : « Nos âmes pour mourir vibraient à l'unisson, Français, n'ayez qu'une âme au jardin de la Vie ! »

Georges MAITRE.

Verdun, 1915.

Dans Dunkerque blessée

Dunkerque, ...Mal. Je vous ai dit, hier, l'aspect de la ville de Dunkerque.

Plus tragique, cette scène d'enfer qui m'a été contée par un témoin oculaire. Ecoutez ! L'air venait d'être déchiré. L'affreux bruissement connu des orilles maintenant exercées des Dunkerquois provoqua aussitôt dans les rues une fuite éperdue. Les artilleurs allemands, avec une froide cruauté, renouelaient leur crime. Un premier obus tomba, puis un autre, puis un autre encore, enveloppant la ville d'une fumée sale et dense. La terre tremblait. Se pressant, se bousculant, civils et militaires coururent se réfugier les uns dans les caves, les autres dans les habitations...

Un donjon sur son socle de pierre, la porte d'une maison fermée. Un homme ouvre précipitamment. Horreur ! Epouvante ! A ses pieds s'abat le corps du donjonier décapité ! Un éclat d'obus était venu soudain lui trancher la tête. En témoignage, on me montra sur le mur et la porte une large tache et des éclaboussures encore rouges.

Après avoir franchi le bassin du Commerce, guidé par des colonnes de fumée, j'arrive sur... On timent encore 200 balles de jute provenant de magasins incendiés. La plupart des bâtiments... sont anéantis. Leurs carcasses, leurs poutres, leurs débris, assés de se maintenir au milieu des marchandises, de pierrailles et de cendres. Ces solides constructions ne sont plus maintenant que des pans de murs ajourés qui laissent entrevoir à l'intérieur des poutres de fer et de bois dans un inimaginable enchevêtrement.

En quelques secondes plus de 20 tués, une trentaine de blessés gisaient pêle-mêle à côté de cadavres de chevaux en bouillie. Près des bassins, deux obus explosèrent coup sur coup. L'un d'eux tomba pas très loin d'un groupe de prisonniers allemands occupés à décharger un vapeur. Trois furent tués et plusieurs autres blessés.

Tueurs d'enfants. Partout où je chemine, je me sens secoué d'indignation. Là encore, c'est le même aspect, le même tableau de désolation. Les ingénieurs tuteurs se réjouissent sans doute des résultats de leur infernal génie. Dans la rue... trente-quatre civils ont été massacrés et le nombre des blessés fut plus important.

Parmi ces innocentes victimes, on fit le compte d'une vingtaine d'enfants de moins de dix ans. Ces malheureux harpins, gais et rieurs, jouaient, par ce beau soleil de printemps, sous les yeux de leurs mères assises sur le seuil de leur porte, quand ils furent surpris par le monstre de feu et d'acier. Dépendre cette nouvelle scène de carnage et de destruction est impossible.

Rempli de tristesse et d'émotion, je m'approche plus près des ruines... Soudain, une exclamation énergique trouble le silence de recueilleusement que chacun observe. En se levant un pan de mur, on vient d'apercevoir, au milieu de la poussière de plâtre, un bras d'enfant. Avec des précautions infinies, on retire la pauvre dépouille pour la déposer ensuite, pieusement, sur le panneau d'une porte arrachée de ses gonds.

J'ai vu ce petit bras encore enveloppé dans la manche d'un tablier bleu, j'ai vu aussi cette petite main, fine, toute blanche, serrant une poupée de caoutchouc. A quelques pas de là, au milieu des débris d'une laiterie, il m'est fait le récit dramatique de la mort de la laitière et de son garçon de ferme.

Arrachés de terre par la puissance explosive du projectile et lancés tels des fûts de paille à une grande hauteur, les deux corps vinrent s'abattre lourdement par morceaux dans la cour voisine.

La cité de Jean Bart. Depuis le dernier bombardement, le grand bombardement, comme disent avec orgueil les Dunkerquois, la cité de Jean Bart n'est plus qu'une ville déserte. De ses 40.000 habitants, cinq à six mille sont demeurés et en dépit d'une accalmie persistante, l'exode continue.

Les quelques habitants qui ne peuvent se décider à quitter le cadre de leur existence et qui restent attachés à leurs foyers les uns par pur sentiment, les autres par nécessité, ne paraissent plus se souvenir de ces infernales journées. Ni lassitude, ni impatience ne se traduisent sur leurs visages rayonnants de confiance. Ils attendent avec calme l'heure de la libération.

D'ailleurs, il n'y a pas eu de défaillance, chacun a fait son devoir. L'âme de Jean Bart qui vit toujours... est perpétuée. Les Dunkerquois ont une bien étrange façon de se sentir civils qui tiennent et qui tiendront jusqu'au bout. Ils paient leur dette au pays, avec ce courage tranquille dont ces villes du Nord, qui ont tant souffert, ont presque partout donné l'exemple.

Jeop. L'individu qui a comparu hier devant le cour d'assises de la Seine, Jean Painsolle, eut, en 1913, son heure de triste célébrité blessé d'un coup de feu au cours d'un cambriolage et transporté à l'hôpital de Saint Denis, il fut enlevé la nuit et amené en automobile par ses complices qui craignaient qu'il ne fit des révélations à la justice.

Il sut se soustraire à toutes les investigations et à la cour d'assises dut se borner à le condamner par contumace à vingt ans de travaux forcés.

L'année suivante, le 13 février 1914, rue de Bruxelles, il se prit de querelle avec des individus suspects et tua l'un d'eux de deux coups de revolver. Cette fois, Painsolle passa le détroit et se réfugia en Angleterre où il fut enfin arrêté.

Dans l'interim, il avait été derechef condamné par contumace pour le meurtre de la rue de Bruxelles aux travaux forcés à perpétuité.

Une extradition ayant été obtenue, le redoutable bandit a comparu hier devant la cour d'assises de la Seine.

La cour a maintenant la peine des travaux forcés à perpétuité qu'elle avait précédemment prononcée.

Elle s'accusait pour sauver son ami. C'est un drame assez obscur que celui qui eut à juger hier le 2^e conseil de guerre de Paris. Les deux accusés étaient le soldat réserviste Georges Plessis du 20^e escadron des équipages et la nommée Madeleine Picot, veuve Gavaillon.

Elle comparaissait depuis quelques mois Georges Plessis, qui lui rendait assez fréquemment visite. C'est ainsi qu'il était chez elle, rue de Montreuil, à Versailles, vers neuf heures et demie du soir, le dimanche 7 mars dernier. Ils furent réveillés par des coups violents frappés à la porte du logement. Une voix d'homme demandait qu'on lui ouvrît.

Plessis, armé d'un revolver, ouvrit la porte sur le palier quand un homme qui s'y tenait caché bondit sur lui, le repoussa dans la chambre et le serra à la gorge, le tressaillant à demi.

C'est alors que le soldat Plessis tira sur son agresseur deux coups de son revolver et le tua.

La victime était un ouvrier mécanicien, Louis-Marie Bourlot, trente ans, travaillant à Châteaufort, près de Versailles, à des terrassements. Il avait connu très peu la femme Gavaillon et venait le soir du drame à l'improviste lui rendre visite.

Avant de se rendre au poste de police, les acteurs du drame convinrent qu'il ne serait pas fait mention à la justice de la présence chez Mme Gavaillon du soldat Georges Plessis. C'est cette dernière qui prit tout sur elle, s'accusant seule du meurtre de Bourlot. La vérité ne tarda pas à être connue et Plessis, arrêté, alla rejoindre sa complice en prison.

Après plaidoirie de M. Henri Gérard, qui a montré son client Plessis se défendant contre une agression brutale et injustifiée et la défense de Mme Gavaillon par Mlle Jeanne Bernard, le conseil de guerre a condamné les deux accusés chacun à cinq ans de prison.

LES TRIBUNAUX

Enfin pris !

L'individu qui a comparu hier devant le cour d'assises de la Seine, Jean Painsolle, eut, en 1913, son heure de triste célébrité blessé d'un coup de feu au cours d'un cambriolage et transporté à l'hôpital de Saint Denis, il fut enlevé la nuit et amené en automobile par ses complices qui craignaient qu'il ne fit des révélations à la justice.

Il sut se soustraire à toutes les investigations et à la cour d'assises dut se borner à le condamner par contumace à vingt ans de travaux forcés.

L'année suivante, le 13 février 1914, rue de Bruxelles, il se prit de querelle avec des individus suspects et tua l'un d'eux de deux coups de revolver. Cette fois, Painsolle passa le détroit et se réfugia en Angleterre où il fut enfin arrêté.

Dans l'interim, il avait été derechef condamné par contumace pour le meurtre de la rue de Bruxelles aux travaux forcés à perpétuité.

Une extradition ayant été obtenue, le redoutable bandit a comparu hier devant la cour d'assises de la Seine.

La cour a maintenant la peine des travaux forcés à perpétuité qu'elle avait précédemment prononcée.

Elle s'accusait pour sauver son ami. C'est un drame assez obscur que celui qui eut à juger hier le 2^e conseil de guerre de Paris. Les deux accusés étaient le soldat réserviste Georges Plessis du 20^e escadron des équipages et la nommée Madeleine Picot, veuve Gavaillon.

Elle comparaissait depuis quelques mois Georges Plessis, qui lui rendait assez fréquemment visite. C'est ainsi qu'il était chez elle, rue de Montreuil, à Versailles, vers neuf heures et demie du soir, le dimanche 7 mars dernier. Ils furent réveillés par des coups violents frappés à la porte du logement. Une voix d'homme demandait qu'on lui ouvrît.

Plessis, armé d'un revolver, ouvrit la porte sur le palier quand un homme qui s'y tenait caché bondit sur lui, le repoussa dans la chambre et le serra à la gorge, le tressaillant à demi.

C'est alors que le soldat Plessis tira sur son agresseur deux coups de son revolver et le tua.

La victime était un ouvrier mécanicien, Louis-Marie Bourlot, trente ans, travaillant à Châteaufort, près de Versailles, à des terrassements. Il avait connu très peu la femme Gavaillon et venait le soir du drame à l'improviste lui rendre visite.

Avant de se rendre au poste de police, les acteurs du drame convinrent qu'il ne serait pas fait mention à la justice de la présence chez Mme Gavaillon du soldat Georges Plessis. C'est cette dernière qui prit tout sur elle, s'accusant seule du meurtre de Bourlot. La vérité ne tarda pas à être connue et Plessis, arrêté, alla rejoindre sa complice en prison.

Après plaidoirie de M. Henri Gérard, qui a montré son client Plessis se défendant contre une agression brutale et injustifiée et la défense de Mme Gavaillon par Mlle Jeanne Bernard, le conseil de guerre a condamné les deux accusés chacun à cinq ans de prison.

NOUVELLES JUDICIAIRES

Une septuagénnaire, Mme veuve Pautzin, née à Brandebourg (Prusse), a été mariée à Paris avec un excellent Français, M. Maumont, décédé il y a plusieurs années. Elle-même a été institutrice, mais depuis la guerre, cette femme, qu'on croyait devenue française de cœur, s'est mise à débâter contre la France.

Malgré ses dénégations de l'inculpée et la cherté des plaidoiries de M. Alexandre Zévaloff, le 2^e conseil de guerre devant lequel a comparu, hier, Mme Pautzin, l'a condamnée à un mois de prison.

M. Edmond Paulus, sous-lieutenant de réserve, est mort glorieusement, frappé d'une balle à la tête le 9 mai en entraînant ses chasseurs à l'assaut. M. Paulus, qui était chef du secrétariat particulier de M. Abel Ferry, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, et fils de l'intendant général de la 5^e région, avait demandé comme faveur de servir dans les chasseurs à pied.

Les Morts Glorieuses

M. Edmond Paulus, sous-lieutenant de réserve, est mort glorieusement, frappé d'une balle à la tête le 9 mai en entraînant ses chasseurs à l'assaut. M. Paulus, qui était chef du secrétariat particulier de M. Abel Ferry, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, et fils de l'intendant général de la 5^e région, avait demandé comme faveur de servir dans les chasseurs à pied.

M. Edmond Paulus, sous-lieutenant de réserve, est mort glorieusement, frappé d'une balle à la tête le 9 mai en entraînant ses chasseurs à l'assaut. M. Paulus, qui était chef du secrétariat particulier de M. Abel Ferry, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, et fils de l'intendant général de la 5^e région, avait demandé comme faveur de servir dans les chasseurs à pied.

Nouvelles Diverses

M. Marconi dit avoir découvert un moyen de voir à travers les corps opaques. Cette invention serait presque mise au point.

Le ministre des Colonies vient d'être avisé par un télégramme du gouverneur de la côte française, des Somalis, que le chef de fer de Djibouti à Addis-Abeba a atteint son terminus le 21 mai courant.

M. João Chagas, président du Conseil du Portugal, blessé grièvement récemment, se trouve dans un

BOURSE DE PARIS

DU MARDI 25 MAI 1915

Bon début de semaine pour notre marché qui se montre encore plus animé que la huitaine écoulée. Nos Rentes ont peu varié et restent soutenues, le 3 % clôture à 72.40 contre 72.47 samedi dernier, quant au 3 1/2 % il se représente à 90.95. Fonds d'Etat étrangers diversément traités, l'Extérieure reprend un peu du terrain perdu ces jours derniers, les Russes sans gagner des fractions importantes conservent une bonne allure. Etablissements de crédit calmes. Dans le groupe des valeurs industrielles, le Rio s'inscrit en nouveau progrès. Au marché en Banque, l'activité est également plus grande et les demandes se portent notamment sur les Cuprifères. Valeurs russes et Mines d'Or sans variations appréciables.

VALEURS	Cours précéd.	Cours du jour.	VALEURS	Cours précéd.	Cours du jour.	VALEURS	Cours précéd.	Cours du jour.
Fonds d'Etat Français			Actions			Communes 1900		
et fonds garantis			Banque de France	4555	4580	Commune 1905	414	412
3 % 1909	72.47	72.40	Banque d'Algérie	3500	3510	Commune 1910	293	292
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Banque de l'Inde	3400	3410	Commune 1912 lib.	298	299
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Foncier de France	715	720	Commune 1913 lib.	219	215
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Industriel	1030	1040	Commune 1914 lib.	426	427
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Lyonnais	1030	1040	Commune 1915 lib.	438	442
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Mobilier	727	730	Commune 1916 lib.	440	437
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Reunion	500	500	Commune 1917 lib.	356	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Saint-Denis	500	500	Commune 1918 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Union	500	500	Commune 1919 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1920 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1921 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1922 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1923 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1924 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1925 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1926 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1927 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1928 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1929 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1930 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1931 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1932 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1933 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1934 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1935 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1936 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1937 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1938 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1939 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1940 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1941 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1942 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1943 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1944 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1945 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1946 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1947 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1948 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1949 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1950 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1951 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1952 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1953 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1954 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1955 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1956 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1957 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1958 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1959 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1960 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1961 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1962 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1963 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1964 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1965 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1966 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1967 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1968 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1969 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1970 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1971 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1972 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1973 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1974 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1975 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1976 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1977 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1978 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1979 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1980 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1981 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1982 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1983 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1984 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1985 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1986 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1987 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1988 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1989 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1990 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1991 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1992 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1993 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1994 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1995 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1996 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 1997 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Algérien	500	500	Commune 1998 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Tunisien	500	500	Commune 1999 lib.	357	357
3 % 1914 libéré	91.00	90.95	Crédit Marocain	500	500	Commune 2000 lib.	357	357

TOUT COMME LES BOCHES



recourant à la baïonnette, de même les bronchites, catarrhes, gripes, rhumes tenaces, pleurésies et même tuberculoses sont vaincus dès qu'on recourt au Goudron-Guyot.

L'usage du Goudron-Guyot, pris à tous les repas, à la dose d'une cuillerée à café par verre d'eau, suffit, en effet, pour faire disparaître en peu de temps le rhume le plus opiniâtre et la bronchite la plus invétérée. On arrive même parfois à enrayer et à guérir la phthisie bien déclarée, car le goudron arrête la décomposition des tubercules du poulmon, en tuant les mauvais microbes, cause de cette décomposition.

Si l'on veut vendre tel ou tel produit au lieu du véritable Goudron-Guyot, méfiez-vous, c'est par intérêt. Il est absolument nécessaire, pour obtenir la guérison de vos bronchites, catarrhes, vieux rhumes négligés et a fortiori de l'asthme et de la phthisie, de bien demander dans les pharmacies, le véritable Goudron-Guyot. Afin d'éviter toute erreur, regardez l'étiquette : celle du véritable Goudron-Guyot porte le nom de Guyot imprimé en gros caractères et sa signature en trois couleurs : violet, vert, rouge, et en biais, ainsi que l'adresse : Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris.

Prix du Goudron-Guyot : 2 francs le flacon. Le traitement revient à 10 centimes par jour — et guérit.

P. S. — Les personnes qui ne peuvent se faire au goût de l'eau de goudron pour remplacer son usage par celui des Capsules-Guyot au goudron de Norvège de pin maritime pur, en prenant deux ou trois capsules à chaque repas. Elles obtiendront ainsi les mêmes effets salutaires et une guérison aussi certaine. Prix du flacon : 2 fr. 50.

CADEAU La Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris, envoie à titre gracieux et franco par la poste, un flacon échantillon de **Goudron-Guyot** ou de **Capsules-Guyot**, à toute personne qui lui en fait la demande de la part du Petit Journal.

Mesdames !

Si vous souffrez d'affections abdominales ou d'obésité, portez la nouvelle **Ceinture-Maillet** du Dr. Claron. Plaque illustrée adressée gratuitement sur demande. Etabli C.A. Claron, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris. Applications tous les jours, de 9 h. à 7 h. p. Dame Spécialiste.

ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

LE 18 MAI Le nombre des morts laissés par les Allemands à l'ouest du canal de l'Yser s'élève à 3.400. A l'est du canal, nous considérons les positions conquises et nous repoussons une violente attaque. Nous enlevons un groupe de maisons qui nous débarrassent d'Allemands. Les Allemands bombardent de nouveau Arras. Sur le front russe, nos alliés franchissent la Doubs et s'emparent de successives positions. Les Russes reprennent le contrôle de la Pila et la Vistule et, dans la région entre Wierzbuk et Opotow, rejettent les deux colonnes ennemies sur une distance de plus de dix versées en profondeur.

LE 19 MAI Les mauvais temps suspendent les opérations. Nous repoussons cependant deux tentatives allemandes. Sur le front russe, à l'ouest de Chavli, l'ennemi se replie sur un front considérable. Sur la rive droite du Dan, l'ennemi se replie au centre de la région de Senars. Les Russes reprennent des succès importants sur la rive gauche de la Vistule et font 4.000 prisonniers. Des forces ennemies franchissent le San. Nos alliés continuent à progresser dans la région de Chavli.

LE 20 MAI En Champagne, près de Beauneville, nous progressons à la mine jusqu'aux tranchées ennemies. Nous enlevons plusieurs tranchées au bois d'Ally. Les Russes progressent dans la région de Chavli et repoussent l'ennemi dans la région d'Opotow. Le bombardement de Premysl continue.

LE 21 MAI Nous repoussons une attaque au nord d'Ypres et nous gagnons du terrain. Les troupes britanniques progressent au nord de la Basse. Sur les pentes sud de Notre-Dame-de-Lorette, nous nous emparons des ouvrages ennemis dits « la Blanche Vole » et de la totalité du massif et de ses contreforts est ainsi en notre pouvoir. Nous conquérons en outre une nouvelle partie d'Abilly. Les Russes reprennent l'ennemi sur la rive gauche de la Vistule et font 4.000 prisonniers. Des forces ennemies franchissent le San. Nos alliés continuent à progresser dans la région de Chavli.

LE 22 MAI Nous réalisons de nouveaux progrès au sud-est de la Chapelle-de-Lorette et nous nous emparons de nouvelles maisons dans la partie nord d'Abilly. Sur le front russe, à l'ouest de Chavli, l'ennemi se replie sur un front considérable. Sur la rive droite du Dan, l'ennemi se replie au centre de la région de Senars. Les Russes reprennent des succès importants sur la rive gauche de la Vistule et font 4.000 prisonniers. Des forces ennemies franchissent le San. Nos alliés continuent à progresser dans la région de Chavli.

LE 23 MAI Nous réalisons de nouveaux progrès au sud-est de la Chapelle-de-Lorette et nous nous emparons de nouvelles maisons dans la partie nord d'Abilly. Sur le front russe, à l'ouest de Chavli, l'ennemi se replie sur un front considérable. Sur la rive droite du Dan, l'ennemi se replie au centre de la région de Senars. Les Russes reprennent des succès importants sur la rive gauche de la Vistule et font 4.000 prisonniers. Des forces ennemies franchissent le San. Nos alliés continuent à progresser dans la région de Chavli.

LE 24 MAI Nous réalisons de nouveaux progrès au sud-est de la Chapelle-de-Lorette et nous nous emparons de nouvelles maisons dans la partie nord d'Abilly. Sur le front russe, à l'ouest de Chavli, l'ennemi se replie sur un front considérable. Sur la rive droite du Dan, l'ennemi se replie au centre de la région de Senars. Les Russes reprennent des succès importants sur la rive gauche de la Vistule et font 4.000 prisonniers. Des forces ennemies franchissent le San. Nos alliés continuent à progresser dans la région de Chavli.

LE 25 MAI Nous réalisons de nouveaux progrès au sud-est de la Chapelle-de-Lorette et nous nous emparons de nouvelles maisons dans la partie nord d'Abilly. Sur le front russe, à l'ouest de Chavli, l'ennemi se replie sur un front considérable. Sur la rive droite du Dan, l'ennemi se replie au centre de la région de Senars. Les Russes reprennent des succès importants sur la rive gauche de la Vistule et font 4.000 prisonniers. Des forces ennemies franchissent le San. Nos alliés continuent à progresser dans la région de Chavli.

LE 26 MAI Nous réalisons de nouveaux progrès au sud-est de la Chapelle-de-Lorette et nous nous emparons de nouvelles maisons dans la partie nord d'Abilly. Sur le front russe, à l'ouest de Chavli, l'ennemi se replie sur un front considérable. Sur la rive droite du Dan, l'ennemi se replie au centre de la région de Senars. Les Russes reprennent des succès importants sur la rive gauche de la Vistule et font 4.000 prisonniers. Des forces ennemies franchissent le San. Nos alliés continuent à progresser dans la région de Chavli.

LE 27 MAI Nous réalisons de nouveaux progrès au sud-est de la Chapelle-de-Lorette et nous nous emparons de nouvelles maisons dans la partie nord d'Abilly. Sur le front russe, à l'ouest de Chavli, l'ennemi se replie sur un front considérable. Sur la rive droite du Dan, l'ennemi se replie au centre de la région de Senars. Les Russes reprennent des succès importants sur la rive gauche de la Vistule et font 4.000 prisonniers. Des forces ennemies franchissent le San. Nos alliés continuent à progresser dans la région de Chavli.

PILULES FOSTER



sans rival pour : mal de dos, affections des reins, vessie, voies urinaires et maladies résultantes : rhumatisme, hydrosie, etc.

EN VENTE PARTOUT chez tous les Marchands et Dépositaires du Petit Journal

#